Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 64 (1935)

Heft: 6

Artikel: Autour d'une vieille querelle ou quelques idées pédagogiques de Jules Lemaître

Autor: Zermatten, Maurice

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1040810

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LXIVme ANNÉE. N° 6. 1er AVRIL 1935.

BULLETIN PÉDAGOGIQUE

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation

ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Abonnement pour la Suisse : **6 fr.**; par la poste : **30 ct.** en plus. — Pour l'étranger : **7 fr.** — Le numéro : **30 ct.** — Annonces : **45 ct.** la ligne de 12 cm. — Rabais pour les annonces répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à la Rédaction du *Bulletin pédagogique*, Ecole normale, Hauterive-Posieux, près Fribourg. Les articles à insérer dans le N° du 1er doivent lui parvenir avant le 18 du mois précédent et ceux qui sont destinés au N° du 15, avant le 3 du même mois.

Pour les abonnements ou changements d'adresse et les annonces, écrire à *M. Rosset, inspecteur scolaire, Gambach, 11, Fribourg. Compte de chèque II a 153.*

*Le **Bulletin pédagogique** et le **Faisceau mutualiste** paraissent le 1er et le 15 de chaque mois, à l'exception des mois de juillet, d'août, de septembre et d'octobre, où ils ne paraissent qu'une fois. On fait paraître, chaque année, dans un ordre proportionnel, 15 numéros du **Bulletin** et 5 du **Faisceau**.*

SOMMAIRE. — *Partie non officielle : Autour d'une vieille querelle. — La linogravure. — Notre Père missionnaire. — Une éducatrice modèle. — Cours de pédagogie nouvelle. — Chante, Grandvillard. — Brochure pour l'enseignement agricole. — Société des institutrices.*

PARTIE NON OFFICIELLE

Autour d'une vieille querelle ou quelques idées pédagogiques de Jules Lemaître

Qui n'a jamais émis quelques sentences pédagogiques ? Qui n'a pas critiqué, tout au moins, les méthodes éducatives de tel maître ou de tel établissement d'instruction ? La pédagogie est une *science*, certes. Elle a ses disciplines indépendantes. Et pourtant, chacun se croit admis, dans ce domaine, à faire valoir son opinion, cette opinion fût-elle ridicule au possible. Ni vous ni moi n'oserions jamais affirmer à notre dentiste que sa façon de promener la fraise dans nos canines n'est pas conforme aux enseignements de la Faculté. En revanche, y a-t-il sur terre un seul épicier qui hésiterait dans la condamnation péremptoire des maîtres qui apprennent à

lire à sa progéniture ? Que l'on ne s'étonne pas, dès lors, si Jules Lemaître, lui aussi, a *des idées pédagogiques*. Certes, ce ne sont pas elles qui le rendirent célèbre. Cependant, ses opinions en valent d'autres, bien que jamais l'on ne se soit avisé d'en nouer la gerbe. Egarées un peu au hasard de son œuvre, il faudrait feuilleter une trentaine de volumes pour les découvrir toutes.

Remarquons d'ailleurs que l'auteur spirituel de *Myrrha* avait quelque droit à dire son mot sur l'enseignement. Il ne fut pas toujours le plaisant et subtil critique des *Impressions de théâtre* et des *Contemporains*. Professeur de rhétorique pendant cinq ans, puis professeur à l'Université ensuite, voilà bien des titres qui nous inspirent confiance... Son bon sens qui n'est jamais dupe, le souci qu'il mettait à redresser une patrie décadente achèvent de nous rassurer.

* * *

A défaut d'une étude complète des idées pédagogiques de Jules Lemaître, nous présentons ici un résumé de divers articles recueillis dans *Opinions à répandre* [1].

Méditant les conclusions d'un livre douloureux pour une conscience française et qui s'intitulait : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons ?* Jules Lemaître s'était avisé d'une revision des valeurs pédagogiques. En particulier, l'enseignement classique des lycées français lui parut défectueux à plus d'un point. Certes, admettait-il que l'enseignement des littératures antiques forme le goût de quelques élèves. L'esprit s'aiguise au contact des chefs-d'œuvre. Mais combien y a-t-il d'élèves à qui « il en reste quelque chose » ? Un dixième, tout au plus. Les neuf autres n'en tirent absolument rien. Mieux vaudrait qu'ils apprennent un métier manuel...

Oh ! il est charmant ce portrait qu'il dresse du bachelier ès lettres, ce « bachelier vulgaire, qui, non content de ne rien savoir d'utile pour le présent, a employé huit années à ne pas comprendre ce qui fut beau dans un très lointain passé, un être d'une constitution saugrenue, un être ridicule en soi ». Il conclut à la nécessité de ruiner une bonne fois le prestige de ces fameux bacheliers. « Neuf fois sur dix, rien n'est plus vide, plus superflu, plus près du néant » que ces petits-maîtres.

Mais, remarque-t-il, la mère de famille est, parfois, trop souvent, responsable de la médiocrité de son fils. Parce qu'elle le gâte. S'il est normal qu'une maman voue à son enfant beaucoup de tendresse et de sollicitude, en revanche, il est ridicule et mauvais qu'elle le « borde » jusqu'à vingt ans. Ce « prolongement de nourrissage » ne sert qu'à « étouffer dans l'enfant les qualités qui lui seront le plus nécessaires pour se faire une place d'homme dans la vie ».

[1] Lecène, Oudin et Cie

Et, d'ailleurs, ne sait-on pas que ces fils gâtés ne font jamais de bons fils. De leur mollesse et de leur indolence, naît le besoin d'une protection vigilante qui les rend égoïstes, insupportables, jaloux. Jamais ils ne sauront prendre une responsabilité. Exigeants, inutiles, superflus, ils désolent leurs familles. C'est un mauvais amour que l'amour maternel égoïste et aveugle.

Le moraliste malicieux ne se fait pas faute de décocher en passant quelques flèches acérées aux freluquettes qui ne veulent pas d'enfants de peur d'une déformation de leur taille. Il insiste sur la nécessité des familles nombreuses. Comme jadis Rousseau, il voudrait lancer la *mode* de la famille, rendre *distingué* ce qui est utile.

Dans un deuxième article, il se déclare plus explicitement encore opposé à l'enseignement classique. En notre société démocratique où le règne définitif de l'argent est advenu, l'enseignement du latin et du grec est un « anachronisme effronté », un « préjugé extravagant ». Et certes, l'on ne peut pourtant accuser Lemaître de béotisme. Il sait mieux que personne, d'une longue expérience personnelle, que l'enrichissement par les œuvres antiques est illusoire parce que ces œuvres ne nous apparaissent qu'au travers des versions enrichies qu'en ont données les classiques français. Dès lors, pourquoi remonter à la source si le fleuve qui coule sous nos yeux est plus fécond que cette source elle-même ?

La littérature antique est-elle donc éducatrice à un si haut point ? On ne saurait tenir compte du grec qui n'est su que par quelques spécialistes. Le latin seul doit rester en cause. Or, Lemaître remarque avec malice que Montaigne contient Sénèque et Tite-Live. La peinture que Racine a faite de l'amour vaut bien ce qu'en pensait Didon et Virgile. La conclusion se devine : Nous ne devons la formation de notre cœur ni aux grecs ni aux latins. Notre formation ? Mais nous la devons tout entière à l'Evangile d'abord, aux Classiques français, ensuite.

Mais alors, que faut-il apprendre de six à vingt ans ?

Certes, la matière ne va pas manquer. Il faut d'abord étudier les langues modernes. Elles offrent une utilité bien plus grande. Elles apportent une formation fort intéressante.

Je ne puis résister au plaisir de citer la page fort alerte que voici :

« J'ignore l'anglais que parle la moitié du monde, et je sais si peu d'allemand que c'est pitié. Vous me direz qu'il ne tenait qu'à moi de les apprendre quand j'étais jeune ; mais est-ce ma faute si je ne disposais que d'une faculté de travail intellectuel limitée et médiocre, et qui s'est trouvée absorbée tout entière par ces langues défuntes dont une tradition aveugle m'imposait l'étude et d'où je devais retirer si peu d'avantage ? Et croyez-vous que je sois seul dans ce cas ?

La beauté allemande et la beauté anglaise, que j'entrevois si riches, si profondes, me sont closes. Je ne suis même pas capable de voyager avec fruit ; j'ai oublié le peu que j'ai su des sciences physiques et naturelles ; mes membres sont gauches et lourds ; je ne possède même pas un métier manuel et je serais, dans une île, le plus dépourvu des Robinsons. Je sens encore la courbature des « études du soir » de l'institution Massin, qui duraient trois heures et demie, qui terminaient une journée sans air et sans jeux et où je me congestionnais sur un grec et un latin superflus. Je ne suis bon à rien qu'à écrire. Et cela même, je n'oserais jurer que c'est à mon latin que je le dois : car si je me sers correctement de ma langue natale, je n'ai pourtant pas la prétention d'écrire plus purement, après tout, que Louis Veuillot qui n'avait suivi que les cours de la *Mutuelle*, ni que George Sand qui n'avait pas « fait ses classes ». Alors ?... »

On objectera — il semble que Lemaître ait prévu les arguments de Léon Daudet — que l'étude des langues anciennes constitue un merveilleux instrument pour assouplir l'esprit. A quoi, il répond fort pertinemment que l'étude des langues modernes n'est pas un instrument moindre.

Enfin, il conclut à l'évidente perte de temps. Que l'on fasse de la gymnastique, si l'on ne veut pas étudier les langues vivantes, au lieu des langues anciennes. Cela vaudra mieux. De la gymnastique, du jeu, de la menuiserie, que sais-je ? N'importe quoi, la débauche exceptée !

* * *

Cependant, Jules Lemaître avait trop de bon sens pour préconiser la suppression totale de tout l'enseignement classique. Il savait bien que les Humanistes sont aussi nécessaires à la bonne marche du monde que les artisans. S'il est vrai qu'il y aura toujours assez de professeurs et de journalistes, il n'en est pas moins vrai aussi que les spécialistes des cultures anciennes ont un rôle important à jouer dans notre civilisation. D'autre part, si les médecins et les avocats peuvent, à la rigueur, se contenter d'un vocabulaire de deux ou trois cents mots latins, les prêtres doivent connaître honnêtement cette langue. Ce qui est absurde, c'est que la masse reçoive une éducation qui ne lui sera jamais d'aucune utilité. Il est absurde que l'enseignement d'un jeune Français moderne soit le même que celui d'un jeune Grec d'il y a vingt siècles. Il est absurde d'injecter l'enseignement classique à la majorité des jeunes bourgeois.

Et le voilà qui propose toute une organisation nouvelle. La plupart des lycées doivent devenir des établissements d'enseignement moderne dont les diplômes ont la même valeur que les diplômes délivrés par les lycées en ce qui regarde l'admission aux écoles supérieures. Il fait foin des vieux préjugés. Voici un raccourci qui ne

manque pas de saveur : « L'humanisme, je le veux bien, est une aristocratie, mais une aristocratie de surcroît, et seulement chez ceux qui sont déjà aristocrates par l'esprit. Et on le peut être, à la rigueur, sans grec ni latin. Un garçon de cœur et d'énergie, robuste, hardi, habile aux exercices du corps, nourri de bonnes études commerciales, muni de notions pratiques, possédant un métier ou une industrie, et qui, par là-dessus, a bien lu, et pour son plaisir, quelques-uns des écrivains classiques français, est un être plus intéressant, plus vivant, de plus grande valeur morale et, tranchons le mot, plus « distingué » que les trois quarts de nos pâles et vides bacheliers ès lettres. »

* * *

Il est très intéressant de remarquer, en un moment où les méthodes actives tendent à alléger les programmes, que Jules Lemaître, déjà, préconisait la suppression du baccalauréat qui gêne sans profit tout le monde. Le supprimer, c'est donner de l'aise aux programmes, c'est rendre aux maîtres leur liberté d'action. Et « tant vaut le maître, tant vaut l'enseignement ».

Une autre remarque mérite d'être rapportée. Elle établit judicieusement la distinction de l'instruction et de l'éducation, la première ne devant être considérée que comme un procédé essentiel de la seconde.

Notre pédagogue de passage ne s'est pas contenté de gémir sur un état de choses qu'il jugeait néfaste. A ses contradicteurs, il répondit par des suggestions précises, relatives à l'établissement d'un programme d'enseignement moderne. Il esquisse tout un plan d'études qu'il serait intéressant de confronter avec ce qui fut réalisé dans la suite. Et ses remarques, en fin de chapitre, sont fort pertinentes. Il se félicite d'un plan vaste, mais souple, qui a du jeu et du flottant. Chaque maître le préciserait pour sa part et à sa guise, plus soucieux de solliciter les esprits que de les bourrer. Un programme réduit, il est vrai, quant à l'étude des choses du passé. La jeunesse est trop courte pour tout apprendre. « Ce qu'il est le plus urgent de connaître, c'est évidemment l'état actuel du monde, et ce que l'homme, par la science, en saisit présentement. »

Il est, par ailleurs, bon de remarquer que cet universitaire n'a pas le préjugé ridicule des mots, préjugé qui subsiste encore. « Mieux vaudrait, pour la masse des enfants de notre bourgeoisie, un enseignement primaire fécond qu'un enseignement secondaire stérile. »

Faut-il craindre un programme trop souple ? Non. Si le maître y joue trop, l'élève n'en sera que moins abruti ! Un maître plus libre prend plus d'intérêt à sa tâche. C'est l'enseignement donné à Gargantua par Epistémon. Le patron réclamé par Lemaître pour son enseignement serait donc Rabelais.

* * *

On se doute bien que les opinions que je viens de résumer ne firent pas toutes un long bout de chemin. On continue, comme avant, d'ingurgiter latin et grec à la plupart de nos jeunes bourgeois. Et que dirait Jules Lemaître s'il apprenait que les jeunes filles elles-mêmes traduisent aujourd'hui, dans leurs lycées, Jules César et Tite-Live ?

Oh ! le préjugé du latin ! Il revenait volontiers à ce sujet. Il faisait remarquer que c'est par le français que la plupart ont découvert le charme du latin. Car le latin est insipide à un moment où déjà La Fontaine et l'abbé Delille même enchantent une jeune intelligence. Ce n'est que bien plus tard, et par ricochet, que l'on découvre une beauté dans la clarté des maîtres.

Et le latin, continue Lemaître, n'apporte rien d'essentiel que notre langue ne nous ait donné auparavant. Ni les dons du style, ni la distinction intellectuelle et morale. « On se figure que c'est le latin (et le grec !) qui fait les hommes *distingués*, parce que, à l'heure qu'il est, la plupart de ceux-ci, formés par l'ancien régime scolaire, se trouvent avoir eu jadis quelque pâle et vague teinture de ces deux langues. Mais il n'y a qu'une rencontre, non une relation de cause à effet. Ce n'est point au grec et au latin qu'ils doivent la formation de leur esprit, c'est à notre littérature des trois derniers siècles qui, jusqu'à présent, n'a été sérieusement professée que dans l'enseignement secondaire classique. Ces hommes *distingués* le seraient tout autant, eussent-ils, au lieu du latin et du grec, appris l'araméen. »

* * *

Il ne faudrait pas accuser Lemaître de vouloir supprimer l'étude des lettres. Il recommande, au contraire, des cours plus nombreux de littérature française. Au point de vue éducatif, cette étude, étant à la fois grecque, latine et française, antique et moderne, païenne et chrétienne, remplace avantageusement les cours méthodiques de langues mortes.

Nous pouvons ainsi nous rassurer : Malgré l'abandon des classiques anciens, nous ne deviendrions pas américains, pas plus que ceux-ci ne deviendraient européens en apprenant le latin et le grec...

* * *

Le but de cette rapide étude n'est pas, on le devine, de rallumer une vieille querelle. S'il est vrai que le préjugé du latin est encore vif chez les demi-lettrés qui apprirent eux-mêmes fort mal leurs classiques, s'il est vrai aussi que les jeunes filles s'y sont mises, reconnaissons que, dans son ensemble, la bourgeoisie se préoccupe davantage, aujourd'hui, d'un enseignement utilitaire. Les tendances sont plutôt renversées, tant il est vrai que les hommes ne sauront jamais se maintenir en un juste milieu. Aussi, verrons-nous peut-être, avant

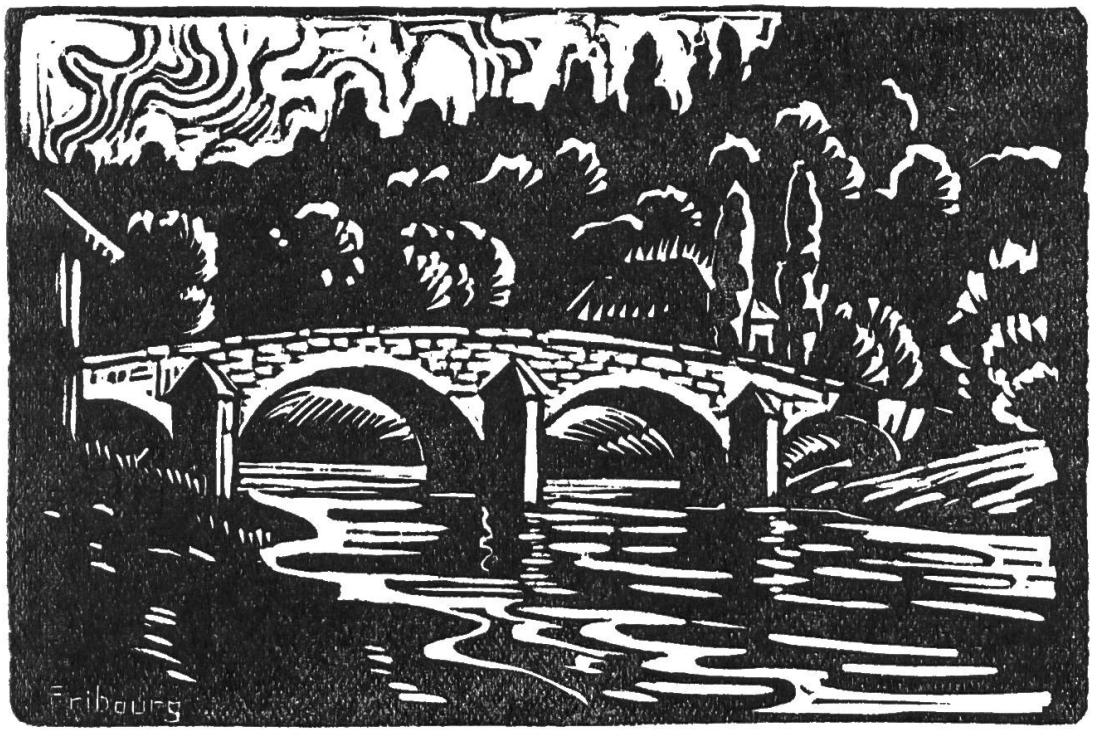
qu'il ne soit longtemps, une foule de Jules Lemaîtres à rebours, mettant leurs plumes au service du classicisme abandonné. Nous souhaitons seulement qu'ils empruntent à notre académicien un peu de son ironie fine et mordante.

MAURICE ZERMATTEN.

LA LINOGRAVURE

La linogravure est d'invention récente, et encore peu connue dans nos milieux fribourgeois. Elle se distingue de la gravure sur bois, dont elle dérive, par une exécution beaucoup plus facile et un prix de revient absolument dérisoire. C'est en somme de la gravure sur bois mise à la portée d'un plus grand nombre; quelques finesses mises à part, les résultats en sont identiques. Seuls les connaisseurs parviennent à distinguer un « bois » d'un « lino », et encore.

Dès le premier contact, la lino provoque chez les enfants un intérêt considérable. Peut-on vraiment l'introduire à l'école ? Certainement. Des centaines



Un spécimen : Fribourg.

de classes primaires et secondaires[1] la pratiquent déjà en Suisse allemande, dans les cantons de Vaud, Neuchâtel et Genève, en Allemagne et en Autriche. Elles obtiennent, à raison d'une dizaine de leçons par année, avec des élèves de 12 à 15 ans, des résultats surprenants en décoration, en paysage, en nature morte et même en portrait. La plupart des travaux se terminent à domicile (les élèves le demandent), si bien que le temps consacré à cette étude se trouve doublé.

L'école prétend ne se spécialiser en rien, donner une formation générale, c'est-à-dire toucher à tout sans approfondir. A ce titre, elle doit donner aux enfants une idée des différentes manifestations du dessin : aquarelle, pastel,

[1] L'école normale d'Hauterive s'y est mise activement.